

Extraits

p. 20

Les nuits sont déjà glacées dans les Vosges et par malheur la pluie ne nous épargne pas. Le sol détrempé, malaxé par nos brodequins, se transforme rapidement en bournier, et cette fidèle terre de France s'attache désespérément à nos pas. Les estomacs commencent à tirailler et le mutisme, que l'angoisse nous a imposé, ne suffit plus à faire taire l'appel impérieux de la soif, de la faim. Plus d'eau, les bidons sont vidés depuis longtemps... Une boîte de sardines et quelques biscuits de guerre, cachés précieusement au fond d'un sac pourtant délesté [...]

p. 47-48

En deux mots, nous sommes mis au courant de notre labeur : cent soixante hectares de *Kartoffeln* à arracher ! Nos gardiens distribuent des pics à deux dents. Au pas cadencé, l'outil sur l'épaule, nous quittons la cour minuscule, ceinte, elle aussi, de barbelés. Le jour blanchit lentement tandis que nous rejoignons le chantier, à quelques kilomètres de là. À part la petite maison abritant les sentinelles, pas trace d'âme qui vive, ni près, ni loin ! Nous ne sommes pas seuls à l'embauche ; des femmes polonaises, ayant déjà toute l'allure de l'esclave résignée, à genoux dans les sillons, jettent fébrilement dans de grandes corbeilles d'osier les tubercules que le pic soulève pied à pied.

p. 56

15 janvier 1941

Le froid s'accroît. Depuis plus de trois mois nous avons trente centimètres de neige et le thermomètre oscille entre trente et quarante au-dessous de zéro. Pas de chaussettes, pas de caleçons, pas de chandails pour la plupart d'entre nous et il faut résister, ne pas se laisser engourdir par le froid qui tue. C'est dur le jour, et la nuit, roulés dans l'unique couverture, même quand le sommeil semble profond, nous luttons... en attendant le printemps. À chaque heure d'exercice nous avons maintenant corvée de neige : il faut entasser là, déblayer plus loin, et le lendemain nous recommençons.

p. 82

Il fait déjà très froid dès septembre et ce n'est pas la nourriture insignifiante qui peut redonner aux Russes les calories indispensables. Pourtant, après la désinfection, ils sont obligés de sortir nus de la salle des douches pour aller en plein air attendre leurs vêtements pendant des heures. De plus, à la porte de sortie, un planton les cingle de sa cravache. Nous apercevons des grands corps desséchés, balafrés de traits saignants, et de toute notre âme nous ne pouvons que crier justice !